
CLAUDE
VERMOT
Péché charnel
éditions
Les Presses Littéraires

PÉCHÉ CHARNEL

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

ISBN : 979-10-310-0634-5
© Claude Vermot – Les Presses Littéraires, 2019

CLAUDE VERMOT

PÉCHÉ CHARNEL

Les Presses Littéraires

Chapitre 1

Je suis enfermé.

Sans voisin de cachot. Sans possibilité d'appel auprès de la justice des hommes. Sans espoir. Du moins sur cette terre.

La mort est ma seule certitude ici bas. Qu'il serait doux de fermer les yeux et de l'attendre dans la paix. Mais la sérénité est comme une fille aguicheuse : elle se dérobe souvent. Il y a presque toujours un serpent insidieux ou un crabe qui vous empêche de profiter de sa douceur : la peur bien sûr ; la souffrance lorsque la maladie vous bouscule et vous ronge.

Moi c'est le remords.

Pour le mal que j'ai fait, sans le vouloir vraiment.

Je me souviens du jour où tout a commencé. C'était la fin de l'été. Il faisait très chaud.

La rumeur m'a accueilli à l'entrée du village.

***

– Elle est dans la grange. Venez voir…

Sur la place les gens gesticulent, s'interpellent. Des enfants courent entre les groupes, bousculent les adultes. Des cris, des protestations. Un homme annonce à voix haute :

– Les gendarmes vont arriver.

Une petite foule s'agglutine devant la grange : le local à tout faire de la commune, accolé à l'église. Les bonnes âmes y organisent le loto de janvier, la braderie d'avril et, toute l'année, la belote du troisième âge.

Le café se vide. Sur la grande table de la terrasse, une carafe Ricard renversée arrose le pied des chaises et des serviettes en papier chiffonnées fleurissent le plancher.

Dans sa boutique, l'épicière tente de retenir un jeune garçon. Des pleurs, une gifle. Violente, sans doute à double effet, comme celles que balançait ma mère : d'abord la tête qui bascule sur le côté, puis les oreilles qui résonnent longtemps après le coup. Le môme se tait. Mais son visage pâlit, ses narines soufflettent et ses lèvres tremblent.

En face, on se presse devant la porte de la salle. Des cris encore. Un gueulement. Des noms d'oiseaux. A tous les coups, certains veulent passer avant les autres. Je ne peux m'empêcher d'approcher.

Un couloir à l'entrée canalise. On doit progresser en file indienne.

Un mur de chaleur à traverser. L'été est censé partir demain mais il n'a pas encore commencé ses bagages. Et avec cette foule… On se ventile, la main en éventail, et les cols s'ouvrent. Mais rien à faire : les chemises se tachent, les fronts ruissellent et les aisselles suintent.

Quelques pas encore. Chacun avance à présent, la bouche ouverte et le nez froncé. Il faut bien se protéger de l'odeur de l'autre !

L'intérieur de la salle est sombre, par contraste avec la luminosité du dehors, et je ne vois pas tout de suite.

***

Elle est accrochée à la ferme de bois qui soutient la toiture et se balance.

Un pendule de chair ! Sous la corde de chanvre, une tête jeune, vingt-cinq ans tout au plus. Un cou très long. Peut-être l'effet la de la pendaison. Des épaules fines, une robe de toile bleue. Et puis à l'extrémité, pointés vers le sol, des pieds chaussés de sandales.

Une ado derrière moi s'exclame :

– Quel dommage ! Elle est si belle…

La formule me surprend. Belle vraiment ?

La tête est penchée sur le côté, sans doute à cause du nœud qui lui écrase l'oreille. La bouche est entr'ouverte, la langue coincée entre les dents. Plutôt hideux. Pourtant la fille a raison.

Les cheveux très longs soulignent l'ovale du visage. Des traits fins. Une peau blanche, presque translucide. Des formes sensuelles. Une vague ressemblance avec Simonetta Vespucci, le modèle de Botticelli.

Les gens continuent d'affluer et je dois me déplacer. Difficile, malgré tout, de détourner le regard. La femme pendue domine, impose même, avec son vêtement grossier, ses sandales de cuir à lanières. Et sa corde bien sûr !

La salle finit de se remplir et le brouhaha peu à peu s'estompe. Quelques murmures, un rire nerveux, puis, juste le souffle saccadé de respirations trop fortes.

Tous semblent figés. La plupart la tête baissée vers le sol. Certains, des hommes surtout, fixent devant eux les pieds et les jambes qui semblent les narguer. Personne ne regarde le visage. Normal ! les yeux sont ouverts et on y lit un immense étonnement.

***

Dehors, une sirène, le Diesel d'une camionnette, un crissement de freins, un claquement de portières…

Les gendarmes entrent en répétant «Poussez vous ! Faites de la place ! ». Trois hommes et un brigadier qui semble effaré :

– Il faut faire sortir tout le monde.

Devant les protestations, il renonce et hurle :

– Reculez tous !

L'homme arbore des bacchantes de garde champêtre, le gabarit d'un trois-quart aile, mais sa voix déraille quand il crie. Un ordre donné en fausset ! Des sourires apparaissent sur les visages. Quelques ricanements. Pourtant, les gens obéissent et se serrent contre les murs. Les bancs ripent, les pieds martèlent. Je me retrouve sans le vouloir au premier rang.

Un gendarme envoie des flashs en rafale sur le corps. L'appareil photo semble énorme. Sous les jets de lumière blanche, la femme pendue parait s'animer.

Le gradé finit par déclarer :

– On peut la descendre maintenant.

Une échelle est appuyée contre la ferme. Le brigadier s'égosille :

– Surtout n'y touchez pas !

On apporte un escabeau du dehors.

Un des gendarmes enfile des gants de latex et commence à monter. Trop loin. L'homme doit redescendre, pour se rapprocher et cisailler la corde. Un léger frémissement. Le corps oscille, les épaules dans l'axe de la poutre. Les deux autres s'avancent et

saisissent les jambes, au niveau du genou. La robe se creuse, dessine une hanche, enserre un sein.

Une des sandales à lanières accroche un bouton d'uniforme et tombe par terre.

Ils l'étendent sur une table.

Elle repose, immobile, mais si paisible qu'elle pourrait sembler endormie. Du moins si la langue ne se collait pas contre la joue, comme un morceau de viande bleuie. Un bras glisse et bascule dans le vide. Le brigadier se penche et le ramène sur la poitrine. Puis il fait trois pas en arrière.

Le silence s'impose. Le bourdonnement d'une mouche. Le raclement d'une gorge. Rien d'autre.

Je devine les têtes qui se tournent vers moi, les regards.

Et curieusement je sens, non je sais, ce qui va se passer.

J'hésite.

Puis, lentement, presque malgré moi, je fais le signe de croix et tous reprennent mon geste.

***

J'ai voulu échapper à la foule qui sortait.

Ce n'était plus l'excitation du matin.

Tous ces gens étaient entrés, tonitruants. Ils se bousculaient, Ils allaient au spectacle ! Il fallait

prendre la meilleure place ! Maintenant, chacun avançait à pas lents, en silence, respectant un écart avec celui qui le précédait. Des paroissiens à la sortie de la messe ou des pénitents se trainant derrière la vierge. Certains me lançaient des regards ou tentaient de s'approcher.

Je me suis contenté de petits saluts de la tête. Le meilleur moyen de couper court aux commentaires, du moins sans paraître trop fier. Très vite, je me suis éclipsé.

Ma maison est à l'écart du village. Une vieille lauragaise, bâtie à l'orée du bois d'Aussargues. Un endroit isolé qui convient bien à ma situation : rien de pire, selon moi, que le regard du voisin à la campagne.

La montagne noire est vivante à la fin de septembre. De l'ocre, du vert, beaucoup de couleurs en fait, et puis des bruits. Multiples. Des martinets fendent l'air en sifflant. Quelques faisans criaillent. Autant en profiter, la chasse n'ouvre qu'en octobre ! Même les insectes s'y mettent : les moucherons virevoltent, forment des arabesques et les abeilles s'activent. Les derniers parfums de l'été exhalent leurs effluves. Difficile de croire que, dans quelques semaines, ne resteront que le granit, l'eau et le gémissement du vent. Seulement la désolation qui précède l'hiver.

L'Austin blanche était garée sur le bas côté, devant le calvaire.

Catherine a le don de me surprendre. Elle le fait souvent. J'en éprouve à chaque fois de l'irritation et aussi, bien sûr, un trouble immédiat.

Elle attendait, adossée à la portière, lissant le haut de son chemisier. Le moindre de ses gestes peut sembler équivoque. Je me demande si elle en a toujours conscience. A force de pratiquer la séduction, peut-être à t'elle acquis, sans s'en rendre compte, des habitudes de courtisane.

– J'ai été très admirative tout à l'heure ! Une autorité impressionnante !

Je suis resté silencieux.

Ne pas relever l'ironie ! le persiflage constitue son principal mode opératoire. Et si j'entre dans son jeu, je suis certain d'y succomber.

Elle a sorti une cigarette, l'a allumée à la mode Pavlova, ses doigts esquissant quelques entrechats autour du briquet.

– Ils se sont tournés vers toi avec un ensemble touchant. Les gens du village ont peut-être trouvé leur guide ?

– C'était pour eux une situation inhabituelle. Ils étaient gênés, regrettaient leur curiosité et devaient se sentir coupables.

Minable ma défense ! Pourquoi est-ce que j'éprouve toujours avec Catherine le besoin de me justifier ? Elle s'en amuse régulièrement.

– Et toi, tu voulais expier ?

***

Un pas vers le capot. Elle s'y campe, les reins et le visage en arrière, écartant très légèrement les jambes. Un mouvement que je connais bien, très lent, qui tend le tissu de sa jupe, presque au niveau de la rupture. La mienne.

Puis ses yeux qui me fixent, au travers de la fumée.

Rester alors immobile. Ne pas céder !

Derrière, pas très loin, un moteur a démarré. Elle a soupiré :

– Je passerai te voir ces jours-ci. Mon mari est à la maison et je ne peux m'absenter comme je le voudrais.

Je n'ai pas répondu. A quoi bon ? Catherine a toujours su s'imposer, malgré mes réticences, et se passer de mon consentement.

Elle a ouvert sa portière et s'est installée, levant lentement le genou pour ramener sa jambe à l'intérieur ; le temps que je regarde sa cuisse dorée.

L'Austin est partie en trombe, me vaporisant de poussière.

Presque un symbole ! En tout cas, un rappel de mon double état : de mortel et surtout de pécheur.

***

Chapitre 2

21 septembre 17 heures

L'image de la jeune femme dans la grange m'avait poursuivi tout l'après midi. Tout me semblait absurde : sa beauté détruite, et plus encore cette façon de mourir, presque une mise en scène. En tout cas inhabituelle ici.

La montagne noire est une terre de suicide. Des personnes âgées, trop isolées. Des agriculteurs désespérés. On les retrouve, quelquefois, plusieurs mois après le clap de fin. Cachés derrière un tracteur, le haut du crâne arraché et le canon du fusil toujours coincé entre les dents. Ou allongés dans un grenier, un sac de plastique sur la tête. Souvent aucun mot, aucune lettre d'explication. A quoi bon culpabiliser les vivants ?

Des morts sordides, sans doute, et pourtant dignes. On n'embête pas les autres à la campagne, surtout si on est pauvre. On affronte seul ses problèmes. On ne revendique pas. On ne manifeste pas dans la rue, sous les pancartes. On subit, sans tendre la main.

Et puis, quand on est au bout, quand il n'y a plus d'espoir, on éteint la lumière.

La mort doit être discrète.

Rien de commun avec celle du matin.

J'avais besoin d'informations, d'écouter des commentaires, bref de comprendre.

Je suis revenu au village, malgré mes réticences.

Une camionnette de gendarmerie stationnait près de la fontaine et un cordon de rubalise, blanche et noire , interdisait l'accès de la grange. A l'ombre des tilleuls, quelqu'un avait installé une planche sur des tréteaux. Un gendarme interrogeait le père Morel, l'ancien cantonnier. Le pauvre homme semblait au supplice . Il hochait sans cesse la tête et s'épongeait le front avec un gros mouchoir. Dans une 308 noire hérissée d'antennes, un brigadier téléphonait.

Les habitants s'étaient réunis devant le café, observant l'interrogatoire. Le chrome des tables rondes étincelait sous le soleil. Presque tous se tenaient debout, un verre à la main.

J'ai ralenti mon pas. Ce n'était plus la foule dispersée et excitée du matin, à laquelle j'avais pu me joindre sans attirer l'attention. Maintenant je voyais un groupe compact, uni et resserré devant l'intrusion des uniformes, devant l'étranger.

Pour moi une épreuve.

Depuis mon retour on m'a considéré comme un étranger, quelqu'un de différent.

La pire des barrières la différence ! Elle est indéfinissable sinon par l'addition de regards en coin, de portes qui se ferment, de conversations qui s'arrêtent : une somme de petits riens qui vous excluent de votre communauté. Ou de votre village.

J'ai essayé de me raisonner :

– Tu es idiot.

Mais la peur était là, absurde et paralysante.

Je me suis arrêté au milieu de la place, tout seul au soleil. Bêtement. Ne sachant que faire. Me répétant que je n'aurais pas dû venir.

C'est Pélissier, le gérant du café, qui m'a vu le premier.

J'allais faire demi tour. Il a levé le bras, m'a fait signe d'approcher. Des têtes se sont retournées. Difficile de reculer…

Ils se sont écartés pour me laisser passer. Je n'ai pas compris le changement tout de suite : on me souriait, on me faisait des signes amicaux. Yvette Croisset l'épicière m'a embrassé.

– Julien, il faudra que vous veniez dîner chez nous.

Pélissier m'a tendu un verre de pastis.

– C'est offert par la maison.

Plusieurs se sont rapprochés, juste pour me serrer la main ou trinquer.

Simple finalement !

J'ai bu avec plaisir. Pourtant, mon Dieu, que ce pastis est infect !

***

Il n'y a eu que quelques personnes à se montrer hostiles. Bizarrement plus des jeunes que des anciens. Un couple, ostensiblement, s'est éloigné. J'ai entendu : curé, connard… Certains mots sont curieux. On dirait des missiles. Ils peuvent traverser le brouhaha d'une foule, avant de percuter l'oreille. Et puis, la cible atteinte, l'impact dure longtemps. Souvent pendant des jours.

Pas vraiment facile d'être un ancien séminariste.

Il ne suffit pas d'affronter le regret d'une vocation perdue ou d'une erreur passée. Il faut surtout supporter la réprobation des autres, ou leur gêne.

Ils cherchent une croix sur mon vêtement, m'imaginent en prêtre et ne comprennent pas.

***

Gervaise s'est frayé un passage jusque moi. J'imagine qu'il avait entendu les mots du couple. Ou qu'il les avait devinés. Cela fait des années que le vieux médecin se dévoue pour les autres, sans jamais se lasser. Sa capacité d'intuition doit être immense. Tout comme doit l'être sa réserve de compassion, depuis le temps qu'il puise dedans.